L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 31 JUILLET 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 31 JUILLET 1893.

Dufour & Donnés.
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an $12 00
Six mois 6 00
Trois mois 3 00
Un mois 1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an $3 00
Six mois 1 50
Quatre mois 1 00
Trois mois 75

LOUISIANE.

Le *Banner*, New Roads, paroisse Pointe-Coupée, du 22 juillet:

Une des plus belles habitations de la Fausse-Rivière est celle de Ingle Side. Elle appartient à une riche compagnie de New York, et est conduite et dirigée par M. A. J. Lorio. Il y a sur cette vaste habitation plus de 1,000 arpents de terre en culture, dont la moitié est en cannes et le reste en maïs. Les cannes sont superbes et peuvent être comparées aux plus belles de l'Etat. M. Lorio, fait faire en ce moment, de grandes réparations à la sucrerie. Tout a été mis à neuf, et afin d'accélérer l'exploitation d'une si grande récolte, trois bouilloires neuves vont être ajoutées aux anciennes.

Le *Chief*, Donaldsonville, paroisse Ascension, du 22 juillet:

Le fleuve a baissé, cette année, plus rapidement qu'en 1892; l'étiage marquait 19 pieds au-dessus des plus basses eaux. C'est une chute de 4 1[2 pieds en une semaine et de 11,6 pieds, depuis le plus haut point atteint cette année.

Les eaux de l'intérieur se retirent aussi et la contrée inondée sera découverte plus tôt qu'on ne l'espérait, il y a deux ou trois semaines. Beaucoup de maisons qui avaient été inondées sont maintenant à sec.

L'eau a cessé de passer par la crevasse Roscoe, et le chemin de fer de la Vallée a repris son ancien service.

Le *Protector*, Pointe-à-la-Hache, paroisse Plaquemine, du 22 juillet:

Il est tombé d'excellentes pluies, mardi et mercredi, à Pointe-à-la-Hache. Si, dans une semaine ou deux, il nous en arrive d'autres, nos récoltes seront non seulement assurées, mais très abondantes.

Un melon d'eau pesant 40 livres et d'un goût délicieux—voilà ce que nous avons reçu de M. Joe. Domingue, cette semaine.

—Nos planteurs compte que, cette année, les récoltes leur permettront de faire un peu plus d'argent qu'à l'ordinaire, mais il est nécessaire, pour y arriver, que les prix soient convenables. La perspective n'a jamais été plus belle, à cette époque de l'année, que maintenant, et l'on compte sur une meilleure qualité des grains et des cannes

L'avenir dépend surtout du prix de vente du riz; il faut qu'ils en tirent non seulement de quoi couvrir leurs dépenses, mais aussi de quoi mettre quelqu'argent en réserve. Il faut que le capital qu'ils ont placé dans leur culture, leur rapporte un revenu quelconque.

Tous pensent qu'ils obtiendront un bon prix moyen de leur riz. Il y a, cette saison, un détail à relever et qui est en faveur du planteur—c'est qu'il n'a pas dépensé un sou pour nettoyer ses champs. Ce travail coûte souvent presqu'aussi cher que la moisson elle-même. En général ils auront moins d'avances à faire à l'automne prochain qu'à l'ordinaire.

Le *Voice*, Arabi P. O., paroisse St-Bernard, du 22 juillet:

Le fleuve baisse rapidement, en nous laissant d'assez tristes souvenirs et après avoir beaucoup discrédité le système actuel des levées.

—On cite de nombreux cas de diphthérie dans les environs des casernes. Il est mort beaucoup d'enfants; le nombre des cas est considérable.

Le *Méridional*, Abbeville, paroisse Vermilion, du 22 juillet:

Nous avons bien eu, depuis plus d'un mois, des pluies, presque tous les jours, mais trop peu abondantes. Les récoltes en souffrent. Il nous faudrait une forte ondée torrentielle pour donner plus de vitalité aux plantes. Il en est ainsi surtout dans les environs du Lac Arthur et de la Grande Prairie Gueydan. Avec les chaleurs actuelles, les terres se dessèchent bien vite.

Le *Louisiana Review*, Nouvelle-Orléans, du 26 juillet:

Dans la paroisse Bossier, il s'est formé, la semaine dernière, à Benton, une compagnie dite "Northwestern Louisiana Land and Immigration Co.", au capital de $100,000. La compagnie commencera à fonctionner, dès que $10,000 auront été souscrits.

—Dans la paroisse Calcasieu, l'Association d'Agriculture et d'Horticulture, de Jennings, donnera sa foire les 8, 9 et 10 août.

—Le *Times*, à Jennings, dit:

"Heureux le fermier qui a un champ de maïs. La récolte est à peu près faite et est très abondante. Il y a, à présent, parmi nous, une multitude de champs qui rivalisent avec ceux des Etats du Nord, voués à la culture du maïs. On a prédit, la semaine dernière, que dans cinq ans, nous verrons le maïs et l'avoine venir ici en aussi grande abondance que dans le Nord. On citait un grand nombre de fermiers qui ont, cette année, 15,20 acres de maïs et même davantage; et que tous ces champs avaient une superbe apparence. Le fait est que l'on cultive maintenant dans le sud-ouest de la Louisiane, plus de maïs qu'on ne l'a jamais fait auparavant. Cette réforme aura pour effet de donner une prospérité plus solide à notre région. Toute la communauté va se trouver enrichie, par la raison bien simple que l'argent ne sort plus du pays, pour aller acheter ailleurs les produits alimentaires. Encore un fois, heureux le fermier qui a une bonne récolte de maïs!

—Le *Banner Democrat*, d'East Carroll, dit que MM. Perilliat et Raymond, ingénieurs de l'Etat, sont occupés aux travaux préparatoires à la fermeture de la crevasse de la levée Wyly. Ils ont tiré deux lignes pour la nouvelle levée. Le capitaine Townsend, chargé par le gouvernement général de ce district de levées, à partir du Bayou Bedford, est aussi venu examiner la crevasse Wyly. Il est probable, par conséquent, que le gouvernement donnera son appui à la reconstruction de cette levée.

—Dans la paroisse Sabine, on signale l'apparition de la chenille du coton.

—La compagnie de scierie Burton, paroisse Bâton Rouge, a été forcée de suspendre ses travaux pendant six semaines, parce que les commandes faisaient défaut et que les produits s'accumulaient dans les chantiers.

—Grande activité à la Nouvelle Ibérie, afin d'arriver à obtenir la construction d'un chemin de fer qui, traversant la paroisse St-Martin, suivrait à peu près, la ligne du Têche.

—La paroisse Jackson ne fera guère, cette année, qu'une demi-récolte de coton.

—Dans la paroisse Natchitoches, le ver du coton a fait son apparition et se multiplie d'une façon alarmante.

—Dans la paroisse Vermillion, les récoltes sont de toute beauté. Il y a de nombreuses années qu'elles n'avaient été aussi abondantes et d'aussi bonne qualité.

Il paraît que, cette année, la récolte de coton sera réduite par l'invasion de la chenille. Elle a fait aussi son apparition dans la paroisse Rapides, surtout dans les environs de Cheneyville.

Maman à Toto:

—Je t'ai déjà dit de ne pas fourrer tes doigts dans ton nez!

—Pourquoi donc qu'il y a des trous, alors?

FEUILLETON.

CENDRILLON

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

EMILE RICHEBOURG.

QUATRIÈME PARTIE.

L'ARC-EN-CIEL.

(SUITE.)

De nouveau Cendrillon regardait, admirait, s'extasiait. Soudain, elle s'arrêta toute frémissante au milieu du salon, les yeux fixés sur un magnifique écran brodé au plumetis, qui était placé devant la cheminée.

—Ah! fit-elle.

Et immobile, haletante, le regard éperdu, fascinée, elle restait en contemplation devant l'écran. Evidemment, elle était sous le coup d'une émotion violente.

Cet écran, d'un mètre de largeur et un mètre vingt de hauteur, n'était certainement point le travail d'une ouvrière ordinaire; c'était une œuvre, nous pouvons même dire un chef-d'œuvre dans son genre. Ce délicieux ouvrage de broderie, si délicatement et si finement exécuté, si absolument parfait, n'avait pu être fait que par les mains d'une brodeuse hors ligne, d'une artiste.

Au centre, on voyait deux ibis, l'un couché, l'autre debout sur ses longues pattes: on aurait pu croire ces oiseaux vivants, tellement le dessin était pur, correct et les couleurs admirablement nuancées. Des guirlandes de fleurs et de feuillages exotiques s'entrelaçaient et encadraient les ibis. Ce joli cadre de verdure était animé, égayé par un certain nombre de ces petits oiseaux des îles aux couleurs variées et éclatantes, ceux-ci montrant seulement leurs têtes, ceux-là paraissant se poursuivre à travers les légers feuillages et les rameaux flexibles, d'autres se balançaient suspendus à des orchidées et autres fleurs pendantes.

—Ah! fit encore Cendrillon.

Elle respirait bruyamment. Sa poitrine se dilatait.

Lentement, à petits pas, elle s'approcha de l'écran; ses mains tremblantes passaient sur les broderies, mais sans y toucher. Elle semblait compter les oiseaux.

—Vous savez qu'elle brode aussi et fort bien, dit à voix basse la comtesse à Marie-Madeleine. Elle est émerveillée, stupéfiée de la richesse de cet écran, de la beauté de ces inimitables broderies.

Elles s'avancèrent, et la comtesse dit à Cendrillon:

—Cet écran vous plaît; vous pouvez apprécier ce travail, car vous vous connaissez en broderies; n'est-ce pas joliment fait? Voyons, donnez nous votre avis, que pensez-vous de cet ouvrage?

—C'est bien, prononça tout bas Cendrillon.

—Feriez-vous bien un écran pareil à celui-là?

La malheureuse resta un instant absorbée, secouée par un tremblement convulsif.

—Mais, mais.... s'écria-t-elle éperdue, c'est moi, c'est moi, c'est moi!...

Elle s'arrêta, les veines de son front se gonflaient, son regard avait des lueurs sombres et une angoisse indicible se peignait sur son visage.

—Mon Dieu! murmura Marie-Madeleine.

—Etrange femme, pensait Mme de Clairfond.

—Madame la comtesse, dit la jeune fille, d'une voix oppressée, on croirait qu'elle a reconnu ces broderies.

—N'ayez pas cette idée, ma chère; cet écran, objet remarquable et peut-être unique, est ici depuis des années; il a figuré à l'Exposition universelle de 1867, où il a été très remarqué; c'est là que la comtesse de Clairfond, ma belle-mère, l'a acheté.

C'était vrai. Mais ce que la comtesse ignorait, c'est que l'écran était une de ces pièces faisant partie des broderies de luxe exposées par la maison Melville; que c'était Gabrielle Anglade, qu'on appelait alors la fée de l'atelier, qui l'avait entièrement brodé de sa main, et que c'était surtout cet admirable ouvrage qui avait valu à Mme Melville la médaille d'or de première classe, point de départ de sa grande fortune.

Cendrillon avait porté ses mains à sa tête et serrait fiévreusement son front brûlant, prêt à éclater. Jamais, depuis que le fermier Landry l'avait trouvée mourante dans la neige, elle n'avait été en proie à une pareille agitation; des spasmes soulevaient violemment sa poitrine, elle trépignait, frissonnait, et de sa gorge sortait une espèce de râle.

Soudain, avec un mouvement de colère, elle arracha ses mains de son front, comme si elle eût voulu, en même temps, arracher le voile épais qui couvrait sa mémoire. Hélas! l'effort avait été vain. Une détente se produisit, et, subitement, l'agitation se calma. Elle resta un instant hébétée, secoua douloureusement la tête et murmura:

—Je ne sais plus, je ne sais plus!

—Elle a voulu se souvenir, dit tristement Marie-Madeleine, et rien.

—Elle m'inspire une profonde pitié, répondit Mme de Clairfond.

Lentement, et comme elle s'en était approchée, Cendrillon s'éloigna de l'écran, en reculant. Alors elle regarda la comtesse et Marie Madeleine.

Un sourire navrant effleura ses lèvres

—Ah! oui, c'est vrai, je suis au château, fit-elle; je vous remercie, madame la comtesse.

Puis elle se jeta au cou de Marie-Madeleine et l'embrassa avec une sorte de frénésie. Un sanglot déchira sa gorge. Elle s'élança hors du salon, dont la porte était restée ouverte, et disparut.

Mme de Clairfond et Marie-Madeleine se regardèrent en hochant la tête.

Cendrillon rentra à la ferme et, sans prononcer une parole, alla s'asseoir au coin de la cheminée, à sa place habituelle. Elle ne prit ni le tisonnier, ni les pincettes; mais les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, elle resta immobile dans un complet état de prostration.

Vainement la fermière, qui savait qu'elle était allée au château, lui adressa plusieurs questions, elle ne répondit pas.

La nuit approchait. Landry ses garçons et les gens de journée revinrent de la prairie. Tous étaient harassés, mais plus fatigués par la chaleur que par le travail.

—Nous avons été tout le jour dans une fournaise, dit le fermier; on étouffe là-bas, il fait meilleur ici.

—Nous allons avoir de l'orage, bien sûr.

—Pas cette nuit, je crois; mais demain ça tonnera fort; il y aura là-haut un branle-bas général.

Au loin, à l'horizon, rasant la terre, on voyait des éclairs incessants.

—Ce ne sont encore que des éclairs de chaleur qui appellent les autres, ceux du tonnerre, dit Landry. Mais, reprit-il, montrant Cendrillon, qu'a-t-elle donc?

—Je ne sais pas, encore du noir dans sa pauvre tête. Elle est allée au château, et depuis qu'elle est revenue, tu la vois, elle n'a pas fait un mouvement; impossible de lui arracher une parole.

—Hum, hum, fit le fermier, c'est toujours la même chose.

On se mit à table. Cependant Cendrillon mangea sa soupe que lui porta la petite Landry; mais elle ne voulut pas autre chose et garda son mutisme. Tortillard, lui aussi, ne mangea que sa soupe, bien qu'il eût travaillé dur et en dépit de son appétit habituel. Mais la Cendrille ne lui avait adressé ni un regard, ni un sourire; il se sentait le cœur gros et avait des envies de pleurer. Le repas achevé, tout le monde se retira, Tortillard comme les autres. On avait hâte de prendre du repos. Cendrillon était retombée dans son immobilité. Toutefois, quand le fermier et sa femme entrèrent dans leur chambre après lui avoir dit: "C'est l'heure de se coucher," elle se leva et la tête baissée, pesante, elle aussi gagna sa chambre.

Elle se déshabilla, machinalement, et se mit au lit. Elle avait la tête en feu, tout y bouillait; il se faisait sous son front une pression singulière, presque douloureuse. Il lui semblait que quelque chose voulait sortir de sa tête.

Elle avait laissé sa fenêtre ouverte. Au loin elle voyait les éclairs, lueurs phosphorescentes, qui dansaient comme des feux-follets. Le ciel était magnifiquement étoilé et la nuit claire, quoique sans lune.

Elle ne s'endormit pas. Elle entendait sonner les heures à l'horloge de la grande salle, elle les comptait. Eveillée, elle rêvait, pensant à Marie-Madeleine. Elle croyait voir la jeune fille, enveloppée de lumière, pénétrer dans sa chambre souriante, heureuse et y répandre un doux parfum de rose. Elle s'approchait de son lit, s'inclinait et elle sentait sur son front les lèvres parfumées de la jeune fille. Elle voulait l'étreindre, mais en même temps que la douce vision s'effaçait, ces mots retentissaient à ses oreilles:

"Je vous aime, je vous aimerai toujours!"

A un moment, elle vit une ombre passer devant sa fenêtre. Au lieu de s'effrayer, elle sourit.

—C'est Tortillard, murmura-elle, il me garde.

L'ombre reparut et, cette fois, s'arrêta.

—Je te vois, Tortillard, c'est bien, lui dit-elle; maintenant, va dormir, je le veux.

Le pauvre Quasimodo disparut aussitôt. Elle l'avait vu, elle lui avait parlé; il pouvait dormir.

Il était alors trois heures du matin. La nuit n'avait pas rafraîchi l'atmosphère, qui était, au contraire, de plus en plus lourde. Cendrillon, oppressée, se sentait mal à l'aise; elle respirait difficilement, était prête à suffoquer. Elle se leva, s'habilla à la clarté des étoiles, escalada la fenêtre et, les cheveux dénoués, tombant épars sur ses épaules, s'élança à travers champs. Une force à laquelle elle n'aurait pu résister, l'eût elle voulu, la poussait, et elle courait comme piquée par d'invisibles aiguillons.

Elle arriva au bord de la rivière et s'arrêta. Elle entendit un battement d'ailes dans une des touffes d'osiers qui bordaient le cours d'eau. C'était un oiseau que le bruit de ses pas avait réveillé et qui s'enfuyait effrayé.

Des étoiles se miraient dans l'onde tranquille et claire et paraissaient s'y plonger. Cela semblait l'amuser ou plutôt parler à sa pensée.

Elle se trouvait assez éloignée du moulin de la Voëvre; mais à travers un rideau de peupliers, aux flèches élancées vers le ciel, elle voyait les fenêtres du moulin éclairées. C'est qu'on travaille jour et nuit aux trois moulins de la Plize. Chaque jour, les voitures qui amènent des sacs de blé du chemin de fer, s'en retournent chargées de sacs de farine.

Cendrillon se remit à marcher; elle allait vers le moulin, qui l'attirait; mais, bientôt, elle s'arrêta de nouveau; elle entendait le bruit sourd de l'eau dans les rues hydrauliques et plus distinct, plus sonore, au milieu du silence de la prairie, le tic-tac monotone.

Elle eut un frémissement qui courut dans tous ses membres. Ce bruit, venant du moulin, exerçait sur elle, sur ses nerfs une influence singulière. Etait-elle venue chercher cette même impression qu'elle avait déjà éprouvée quelques jours auparavant? Peut-être. La tête inclinée, immobile et la poitrine gonflée, elle écoutait, et si attentivement, retenant sa respiration, qu'on aurait pu croire que c'étaient des paroles qu'elle entendait.

Elle resta ainsi longtemps, les yeux presque fermés, étourdie, comme grisée. Enfin elle se redressa, poussa un soupir, rejeta ses cheveux en arrière et se retourna. Elle avait devant elle le château, dont la blanche façade estompée d'ombre se détachait en avant de la masse noire des arbres du parc, parmi lesquels se confondaient les clochetons des tourelles.

Elle dort, murmura-t-elle.

Et un de ces sourires comme en ont les mères glissa sur ses lèvres.

Un bruit de voix assez rapproché arriva à ses oreilles. C'étaient deux hommes qui, levés de bonne heure, traversaient la rivière sur une passerelle pour se rendre à leur travail.

Elle ne craignait pas d'être vue; mais elle cherchait la solitude et voulait être seule. Maintenant, quelque chose d'extraordinaire se passait en elle; ses mouvements étaient fiévreux; sans cause apparente, elle était nerveuse, surexcitée.

Après un instant d'hésitation, elle s'éloigna d'un pas rapide, suivant le bord de la rivière. Elle ne songeait pas à rentrer à la ferme. Elle traversa la route, s'engagea dans un chemin rocailleux, gravit le coteau et ne tarda pas à se trouver sur le plateau. Elle avait derrière elle, plus bas, le parc de Mondraget; elle ne pouvait plus voir le château et la ferme, mais au-dessous s'étendait l'immense vallée, la prairie avec sa rivière, ses moulins, ses petits canaux, ses rigoles, ses enclos, ses bouquets d'arbres jetés çà et là, le tout déjà éclairé par le jour qui commençait à poindre.

L'endroit où se trouvait Cendrillon était complètement désert; ce profond silence autour d'elle lui plaisait. N'était-elle pas venue le chercher? Soudain, il fut troublé par un grondement sourd. C'était dans le lointain, à l'ouest, le tonnerre qui se faisait entendre; mais il n'y avait pas encore d'éclairs ou plutôt ils étaient invisibles, sans doute à cause de l'éloignement.

Le ciel était toujours clair, et dans ses profondeurs les étoiles disparaissaient, voilées par les blancheurs de l'aurore, qui annonçaient le lever du soleil.

Un nouveau grondement de tonnerre avait attiré l'attention de Cendrillon, et c'était à l'ouest que se dirigeaient ses regards. Un nuage apparaissait à l'horizon, et pareil à un serpent qui rampe, il s'allongeait sur la crête de la montagne la plus éloignée. Et quand il se fût étendu, prenant un large espace, il commença à s'élargir et à monter; il grossissait à vue d'œil et prenait une teinte d'encre dans sa partie supérieure.

Toujours sans éclairs visibles, c'était dans ce nuage que la foudre grondait. Tout à coup, recevant les premiers rayons du soleil qui se levait en face de lui, sa base devint rouge, violacée, pendant que son sommet floconneux se frangeait d'or pâle. Presque instantanément, toute cette partie du ciel s'embrasa, jetant de tous les côtés des lueurs pourpres très vives, pareilles à celles d'un immense incendie. Du sein du nuage jaillissaient de grandes flammes, des étincelles éblouissantes, des gerbes de feu.

Vivement impressionnée par ce spectacle grandiose, Cendrillon tomba à genoux. Les rayons du soleil l'enveloppaient, lui faisaient une auréole lumineuse et semblaient secouer une poussière d'or sur sa chevelure blonde, onduleuse.

Cet embrasement du ciel ne dura qu'un instant, les dernières lueurs rouges s'éteignirent; mais, aussitôt, au milieu de ce nuage chargé d'eau, qui montait, montait toujours, plus épais et plus noir, apparut un arc-en-ciel.

Cendrillon, cette fois, laissa échapper un cri.

—Ah! l'arc-en-ciel! Mon Dieu, qu'il est beau!

Alors, il lui sembla que cet arc aux couleurs merveilleuses se détachait du nuage et s'avançait vers elle.

Eblouie, elle le voyait venir; elle lui tendait le bras. A mesure qu'il avançait, il se rétrécissait et ses couleurs vivement illuminées devenaient plus éclatantes. Délicieuse hallucination! A un moment, Cendrillon vit l'arc-en-ciel tout près d'elle et crut sentir qu'il se posait sur sa tête et que sa tête s'ouvrait et recevait une grande clarté.

Eperdue, elle se dressa comme par un ressort et jeta un grand cri.

L'arc-en-ciel avait disparu.

Précédé, cette fois, d'un éclair qui avait troué le nuage, un violent coup de tonnerre se fit entendre.

En même temps, Cendrillon s'écriait, avec une joie délirante:

—Je me souviens! je me souviens! Je m'appelle Gabrielle, je suis Gabrielle Anglade!

Elle retomba à genoux, tournée vers le soleil, qui semblait se hâter de répandre sa lumière sur la terre avant que le nuage eût envahi le ciel tout entier. Son regard s'était irradié, elle avait le front rayonnant; le ravissement de son âme, toutes les joies de son cœur se reflétaient sur sa douce physionomie.

—Mon Dieu, Dieu de bonté et de miséricorde, prononça-t-elle les mains jointes, vous avez eu pitié de moi, je vous remercie!

Et elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

—Ah! que lui importait maintenant l'orage, les éclairs et le tonnerre? Elle se souvenait, la vie était rendue à son âme! Ce voile épais qui, pendant tant d'années, avait enveloppé sa mémoire, s'était déchiré; sa mémoire sortait enfin de ces ténèbres où elle était ensevelie.

Et c'était l'arc-en-ciel, c'était Dieu qui avait fait ce miracle!

Elle ne cherchait pas à s'expliquer autrement le phénomène qui venait de s'accomplir en elle. C'était un miracle.

V
LA MÉMOIRE.

La première pensée de Gabrielle fut pour sa mère, sa mère paralytique, comme cette pauvre vieille femme de Manvart. Elle pensa ensuite à son père et à son frère qui avait eu son congé, sans doute, et était revenu à Charmillon. Bien sûr, tous vivaient encore; elle aurait le bonheur de les revoir.

Ils ne savaient pas ce qu'elle était devenue et la croyant morte, ils l'avaient pleurée. Serait-elle heureuse le jour où, rentrant dans la maison paternelle, elle s'écrierait: "Je reviens pour vous aimer et ne plus jamais vous quitter!" Elle se représentait cette scène de famille et la rendait touchante: sa mère lui ouvrait ses bras; son père restait cloué sur son siège, écrasé de joie; son frère la serrait dans ses bras à l'étouffer, en s'écriant: "Ma sœur nous est rendue!"

Au milieu des siens [illegible]paraissait, mais dans l'ombre, vague[illegible]sinée, la silhouette de Jean [illegible] brave garçon qui l'avait ta[illegible]e. Etre sa femme, c'eût été le[illegible]eur; mais, hélas! ce n'était pa[illegible] destinée, elle devait être malhe[illegible]se!

Alors, tout ce qui lui était arrivé se retraçait à ses yeux, comme si elle l'eût vu dans un tableau déroulé devant elle, et, un instant, elle crut revivre dans ce passé douloureux et terrible.

"Elle se rappelait ses craintes, ses angoisses, ses terreurs. Que de larmes elle avait versées! Elle se revoyait devant Mme Melville, lui faisant des reproches cruels, puis lui disant: "Vous n'êtes pas coupable, vous êtes une victime."

Elle fuyait cette maison où, après avoir été si heureuse, elle avait tant souffert. C'était la nuit, elle courait, affolée, à travers les rues de Paris; elle croyait entendre encore la voix lamentable de la mendiante, lui demandant une aumône pour elle et son enfant mourant de faim. Elle retrouvait exactement dans sa mémoire les paroles réconfortantes de cet inconnu, qui l'avait empêchée de se précipiter dans la Seine. Elle revenait à Charmillon, rencontrait Jean Legrand et lui disait: "Je ne peux plus être votre femme, oubliez-moi." Elle racontait son malheur à sa mère, et, après avoir beaucoup pleuré toutes deux, la pauvre paralytique la bénissait et la faisait partir. Elle se voyait chez sa tante, triste, angoissée, pleurant sans cesse; puis dans un lit d'hospice. Son enfant! une petite fille, on le lui avait dit, elle se le rappelait. Oh! comme tout cela était présent à sa mémoire.

Elle se souvenait encore que son père était venu, qu'elle avait eu peur, d'abord; mais qu'il l'avait embrassée en pleurant. Que s'était-il passé ensuite? Elle ne se rappelait plus. Il y avait dans sa mémoire retrouvée, une lacune de plusieurs années. Alors, elle était folle. Cependant elle se souvenait vaguement d'avoir été enfermée dans une maison de fous, dont elle s'était échappée.

Elle avait marché longtemps, vivant d'un morceau de pain qu'elle mendiait quand elle avait faim.

Il arriva un jour où le corps brisé de fatigue, les jambes molles, les pieds meurtris, elle ne put plus continuer sa route. Chancelante, en se traînant, elle vint demander l'hospitalité à des paysans; ils l'accueillirent, la gardèrent et en firent leur servante. On lui fit durement gagner la nourriture et le logement qu'on lui donnait. Cela, elle se le rappelait bien; du reste, ce fut pendant ces quelques mois que, sauf la mémoire du passé, qui restait endormie, elle revint peu à peu à la raison.

—"Tu ne peux plus rester ici, la folle,—c'est ainsi qu'on l'appelait,—tu vas déguerpir tout de suite; va-t-en! je te chasse!"

Elle ouvrit la porte, et, brutalement, la poussa hors de la maison.

Gabrielle partit marchant droit devant elle, sans savoir où elle allait, sans se le demander. Elle fit encore un long trajet, mendiant comme précédemment, quand elle était poussée par la faim.

C'est ainsi qu'elle était arrivée en vue de la ferme de Vertpré où, saisie par le froid, elle était tombée inanimée sur la neige et où on l'aurait trouvée morte le lendemain, si le fermier Landry, prévenu par ses chiens, n'était pas arrivé à temps pour la relever et la rappeler à la vie.

Oui, elle se rappelait bien tout, rien ne s'était perdu dans sa mémoire restée si longtemps éteinte. Et malgré la joie qui inondait son cœur, ces douloureux et terribles souvenirs la faisaient frissonner.

Elle pensait à tout en même temps; c'était dans sa tête un tumulte, un chaos dans lequel ses idées se perdaient. Mon Dieu, allait-elle redevenir folle! Car, c'était vrai, elle avait été folle!

Cependant, elle parvint à mettre un peu d'ordre dans ses idées. Alors elle pensa à l'enfant, à cette petite qu'elle avait mise au monde. Avait-elle vécu? Non, se dit-elle, un enfant qui vient de naître et à qui on enlève sa mère ne peut pas vivre, elle est morte! Elle avait cette idée que l'enfant était mort; elle se faisait cette conviction. Pourtant, elle aurait pu aussi bien se dire que sa fille avait vécu, qu'elle existait, qu'elle la retrouverait, qui sait? peut être chez son père!

Mais, dans un repli de son cœur, ne désirait elle pas réellement que l'enfant du crime n'eût pas vécu? Pourquoi n'aurait-il pas existé en elle, ce sentiment, dont elle pouvait être, d'ailleurs inconsciente et que l'horreur que lui inspirait l'infamie de Melville suffisait à justifier?

—Je l'aurais aimée, prononça-t-elle; oui, malgré ma honte, malgré tout, je l'aurais aimée!

Puis, aussitôt, les yeux étincelants:

—Non, s'écria-t-elle, c'est Marie-Madeleine que j'aime! L'autre, la fille du malheur, du déshonneur, la fille du lâche est morte! Ma fille, à moi, est celle que j'aime et que mon cœur a adoptée, c'est Marie-Madeleine!

Marie-Madeleine, dès que je la vois, tout tressaille en moi; sa douce voix me charme, me saisit et pénètre jusqu'au fond de mon cœur; si elle m'embrasse, je me sens mourir de bonheur! Oh! je l'aime, je l'aime, autant que ma mère m'a aimée! Et je ne la connaissais pas cette jeune fille, c'était une étrangère.... Pourquoi donc me suis-je mise ainsi à l'aimer?

Ah! je le comprends maintenant: c'est parce que j'ai été mère et que mon âme était pleine de tendresse maternelle que j'ai aimé Marie Madeleine.

"Elle va se marier.... Vais je m'attrister à cause de ce mariage? Non. Il est bien ce jeune homme et il est bon; il la rendra heureuse.

Soudain, elle tressaillit violemment. Elle se rappelait les paroles qu'elle avait entendues un soir. Deux hommes étaient sur la route, elle était blottie derrière un buisson. L'un de ces hommes était Hector de Chamblay, l'autre un inconnu; mais pourquoi donc la voix de cet inconnu, frappant son oreille, l'avait-elle terrifiée? Oh! si elle l'entendait une seconde fois, cette voix sinistre, elle reconnaîtrait l'homme; car, bien sûr, elle l'avait connu autrefois.

Ils avaient parlé d'une jeune fille; l'homme, l'inconnu conseillait à de Chamblay de l'enlever.

C'était donc un complot, une infamie à commettre. Ils n'avaient pas nommé la jeune fille. Mais qui pouvait-elle être? Gabrielle le devinait, c'était Marie-Madeleine.

Elle se dressa debout, et les prunelles enflammées:

Les misérables! s'écria-t-elle; mais je la défendrai; c'est ma fille!

Elle resta un moment silencieuse, toute frémissante de colère. Puis les yeux levés vers le ciel, et comme inspirée:

—J'étais folle, reprit-elle sourdement, eh bien, pour tout le monde, même pour Marie-Madeleine, je serai encore la folle de Vertpré; oui, par ma volonté, je resterai folle jusqu'au jour du mariage. Alors seulement, Marie-Madeleine n'ayant plus rien à craindre, je pourrai retourner à Charmillon. Ah! ah! ah! on ne se défie pas d'une folle! Qu'est-ce que c'est qu'une folle? Une malheureuse qui ne voit rien, n'entend rien, ne comprend rien. Marie-Madeleine, Gabrielle Anglade veillera sur toi!

Et après un silence:

—J'étais à moitié folle, je le serai complètement.

Mon rôle me sera facile à jouer: j'ai le coin du feu, les pincettes, le tisonnier, les cendres, et....

Elle n'acheva pas. Un mystérieux sourire effleura ses lèvres.

Pensant à l'arc-en-ciel, une idée venait de traverser son cerveau, une de ces idées étranges, comme peuvent en avoir les folles.

Cependant, après ce premier instant d'effervescence, relativement plus calme, elle se demanda si elle ne devait pas prévenir Marie-Madeleine des criminelles intentions de M. de Chamblay et de l'autre.... cet individu à la voix sinistre, qui ne pouvais être qu'un complice, puisqu'il donnait des conseils, et quels conseils!

Avertie, l'institutrice se tiendrait constamment sur ses gardes.

Assurément, voilà ce que Gabrielle devait faire, et, mieux encore, elle pouvait également instruire George Nautier, le comte et la comtesse de Clairfond des paroles significatives échangées entre de Chamblay et l'inconnu.

Pendant quelques instants, réfléchissant, elle demeura perplexe.

Puis, comme ayant le pressentiment des événements qui devaient se produire et étaient écrits dans le grand livre des destinées:

—Eh bien, non, se dit-elle, je garderai le silence; je ne veux pas troubler la tranquillité de la chère enfant, l'inquiéter, peut-être même l'effrayer. Elle est tout entière à sa joie, à ses espérances, et j'irais gâter, peut-être détruire son bonheur?.... Non, je ne ferai pas cela. Et, d'ailleurs, ne suis-je pas là, moi, pour la protéger et la défendre?

Et puis, si je me trompais, si j'avais mal entendu, si ce n'était pas de Marie-Madeleine que M. de Chamblay et son ami parlaient? Car, enfin, rien ne me prouve que c'était de ma jeune amie qu'ils s'entretenaient.

Je n'ai qu'un doute, et ce n'est pas sur ce doute que je puis me faire la dénonciatrice de M. de Chamblay.

Il y avait le pour et le contre dans ce raisonnement de Gabrielle. Mais si un doute existait chez elle, c'est qu'elle ne voulait pas avoir la certitude absolue.

A son insu, peut-être, il y avait de l'égoïsme dans son affection pour la jeune fille. Elle voulait faire quelque chose pour elle et, si elle avait à courir un danger, être seule à la défendre, seule pour la sauver.

Pendant que Gabrielle se consultait pour prendre une résolution définitive, les nuages s'étaient étendus de tous côtés et amoncelés au-dessus de sa tête, roulant les uns sur les autres dans un pêle-mêle indescriptible. Jamais, peut-être, on n'avait vu un ciel aussi tourmenté.

Les nuées, maintenant, s'étendaient jusqu'à l'est, avaient couvert le soleil, et le paysage, si splendidement éclairé tout à l'heure, retombait dans les ténèbres.

Le vent, qui s'était levé tout d'un coup, soufflait en tempête: on entendait sa voix formidable renvoyée par tous les échos. Il courbait comme des arcs les hauts peupliers. Du parc de Mondraget sortaient des rugissements furieux; les branches des arbres se tordaient, gémissaient; c'était de tous les côtés des craquements sinistres mêlés à des sifflements lugubres. Des feuilles, violemment arrachées aux arbres, étaient emportées au loin dans un tourbillon de tempête.

Sur les routes et les chemins se formaient des montagnes de poussière qui montaient jusqu'aux nuages, lesquels s'abaissaient de minute en minute, comme s'ils fussent prêts à s'écrouler en avalanches sur la terre.

Ce n'était pas seulement un orage, il y en avait six, huit, et, au loin, d'autres encore, il était impossible de les compter, car d'épouvantables éclairs, se succédant sans intervalles, se croisaient, sillonnaient le ciel en tous sens. L'immense coupole était en feu. Et, au fond de toutes ces nuées, qui n'allaient pas tarder à vomir l'eau comme autant de cataractes, le tonnerre avait ses grondements terribles, qui se répercutaient avec fracas jusqu'au fond des bois et des vallées et semblaient vouloir ébranler les montagnes. On pouvait croire que Dieu avait déchaîné toutes ses foudres.

Pareille à une déesse des temps antiques, et comme si elle eût eu le pouvoir de commander aux éléments, Gabrielle restait debout, immobile, calme au milieu de l'effroyable tourmente, des éclairs aveuglants qui l'enveloppaient, sous les éclats de la foudre tonnant au-dessus de sa tête.

Sur le plateau où elle se trouvait, la pluie ne tombait pas encore, mais quelques grosses gouttes, chassées par le vent, annonçaient que l'orage approchait et qu'un nuage ne tarderait pas à crever sur Mondraget et ses environs.

Plus loin, à en juger par des rayures noires et jaunâtres, qui ombraient l'horizon, la pluie tombait et probablement la grêle aussi, comme au temps du déluge.

Enfin, Gabrielle sortit de son immobilité de statue; et après avoir plongé son regard dans toutes les directions, comprenant qu'elle n'avait pas de temps à perdre pour se mettre à l'abri de l'orage et de la tempête, elle se décida à regagner la ferme, prenant un sentier qui longeait le mur du parc du château.

Charlotte Landry était inquiète.

N'entendant aucun bruit dans la chambre de Cendrillon, qui, d'habitude, ne se levait pas après le lever du soleil, elle y était entrée et avait vu le lit vide et la fenêtre ouverte.

—Où donc est elle? se demanda-t-elle.

Elle l'avait appelée, puis cherchée dans la maison, jusque dans les écuries et la basse cour.

Point de Cendrillon.

Et Tortillard, interrogé, avait répondu:

—Je ne sais pas.

Après quoi, il avait disparu, sans doute pour se mettre à la recherche de son idole.

—Une de ses anciennes lubies lui aura encore passé par la tête, se disait la fermière; elle doit être partie au milieu de la nuit; mais où peut-elle être allée? Courir les champs, la nuit? Est ce que, dans la journée, elle n'a pas tout le temps qu'elle veut prendre pour se promener? Nous allons avoir un épouvantable orage; pourra-t-elle trouver un abri? Pourvu qu'il ne lui arrive pas de mal!

Un coup de tonnerre, plus terrible que les précédents, fit résonner les vitres des fenêtres et la maison trembla jusque dans ses fondations.

La fermière fit le signe de la croix.

—C'est effrayant, dit-elle à une de ses servantes, on croirait que voici la fin du monde. La Cendrille va être surprise par l'orage, bien sûr, en quel état rentrera-t-elle, la malheureuse!

La pluie, mêlée de grêle, commençait à tomber, lorsque Gabrielle entra en coup de vent dans la grande salle de la ferme.

—Enfin, te voilà donc! s'écria Charlotte; pourrais-tu me dire d'où tu viens? Tu es sortie dans la nuit, par la fenêtre, où donc es-tu allée? Est-ce qu'il est permis d'inquiéter ainsi les gens? Regarde comme ça tombe, et ces éclairs et ces coups de tonnerre, tu serais bien, vraiment, si tu étais encore à courir la pretentaine.

Mme Landry parlait d'une voix plutôt affectueuse que grondeuse. On sentait qu'elle aimait réellement sa pauvre Cendrillon.

—Voyons, reprit-elle, tu étais couchée, tu t'es relevée, qu'est-ce qui t'a pris? Est-ce que tu étais indisposée?

Cendrillon passa la main sur son front et répondit:

—J'avais soif, j'ai voulu boire de l'air.

Il y avait de l'étonnement dans son regard et sur ses lèvres un sourire singulier.

—Mais qu'as tu donc à me regarder comme ça, drôlement? fit Mme Landry.

Cendrillon secoua la tête, mystérieusement.

—C'est amusant de voir tomber de l'eau, dit-elle; c'est pour les moulins; ils n'en manqueront pas. Ah! ah! c'est la grêle qui fait ce bruit dans les carreaux; elle ne fera pas de mal aux blés du fermier, je le lui ai défendu. Ça va passer, le vent emporte l'orage. J'aime les éclairs et le tonnerre.

—Mon Dieu! qu'est-ce qu'elle me raconte? Mais qu'a-t-elle donc? Voyons ma pauvre Cendrillon, tu as été effrayée, remets-toi! Dis-moi ce que tu as fait, où tu es allée?

Cendrillon resta un instant pensive; puis, à voix basse, comme confidentiellement:

—Avez-vous vu l'arc-en-ciel? demanda-t-elle.

Quel arc-en-ciel? Où cela?

—Dans le nuage noir.

—Je n'ai pas vu ton arc-en-ciel.

—Quel dommage! Oh! qu'il était beau! J'étais là haut, dans les champs où le fermier a semé de la navette, vous savez bien.

—Oui, derrière le parc; que faisais-tu là?

—Je regardais le jour. Tout à coup... ah! voilà l'arc-en-ciel!

Baissant encore la voix, et à l'oreille de la fermière:

—Je l'ai appelé:...

—Qui as-tu appelé?

—L'arc-en-ciel. Et tout de suite, tout de suite il est venu.

—Oh! fit Mme Landry devenant très-pâle.

—Oui, il est venu, continua Cendrillon, je l'ai pris dans mes bras et j'en ai coupé une longue bande dans laquelle je me suis enveloppée. Et maintenant, regardez, c'est moi qui suis l'arc-en-ciel!

Et elle se mit à rire, en frappant dans ses mains.

La fermière se recula, frissonnante, atterrée.

—Folle, mon Dieu, folle, tout à fait folle! prononça-t-elle d'une voix étranglée; ah! la malheureuse, c'est fini, maintenant, je n'ai plus d'espoir!

Et enveloppant Cendrillon dans un regard de douloureuse pitié, elle s'écria, les mains jointes:

—Dieu, Seigneur, pourquoi frappez-vous si cruellement les innocents!

VI
FOLLE

La physionomie bouleversée de la fermière exprimait une douleur si vraie, si poignante, que Gabrielle en fut profondément touchée, et des larmes lui vinrent aux yeux.

—Chère et bonne Mme Landry, se dit-elle, son amitié pour moi est vraiment celle d'une sœur; elle m'en donne en ce moment une nouvelle preuve.

Ainsi, elle jouait si bien le rôle qu'elle s'était donné, qu'elle avait réussi à tromper Charlotte. Il en serait de même des autres.

Cependant elle causait un véritable chagrin à Mme Landry et elle s'adressait des reproches. N'était-elle pas cruelle?

Elle fut sur le point de se jeter au cou de la bonne fermière, en s'écriant:

—Pardonnez moi de vous avoir affligée; je vous trompais: je ne suis pas folle; au contraire, la mémoire m'est venue miraculeusement.

Mais pouvait-elle revenir sur la ferme résolution qu'elle avait prise de ne pas sortir du rôle qu'elle s'imposait avant le mariage de Marie-Madeleine?

Elle obéissait, d'ailleurs, nous l'avons dit, à une force surnaturelle, qui dominait complètement sa volonté et même sa raison.

Elle résista donc à l'élan de son cœur, et, au lieu de détromper la fermière, elle courba la tête et, lentement, se dirigea vers sa chambre.

A ce moment, Tortillard rentra. Le pauvre difforme avait reçu l'orage sur le dos et était dans un état pitoyable, trempé jusqu'aux os et crotté jusqu'aux épaules.

—Tu étais donc allé à la recherche de la Cendrille? lui dit la fermière; quelle sottise par un temps pareil! Tu devais bien penser qu'elle se serait mise à l'abri; mais voilà, dès que tu ne sais pas où elle est, tu as l'âme en peine et tu cours, effaré, de tous les côtés comme un chien qui a perdu son maître.

Tiens la voilà, ajouta Charlotte, lui montrant Cendrillon, qui s'était arrêtée à la porte de sa chambre, elle est revenue avant l'orage et n'a reçu que quelques gouttes de pluie.

Tortillard eut un grognement ne plaisir, se secoua à plusieurs reprises comme un caniche, et, tremblant, honteux, traînant les jambes, s'avança vers Cendrillon, mendiant un regard ou un sourire.

—Pauvre garçon! murmura Gabrielle, quel cœur il y a sous cette laide enveloppe, et pour si peu que j'ai fait pour lui, quel dévouement!

Elle fit un pas vers le déshérité et lui tendit la main.

Il la saisit en poussant un cri de joie, tomba à genoux, et cette main, qu'il tenait pour la première fois, il la couvrit de baisers délirants, en la mouillant de ses larmes.

—Bon garçon! fit tout bas Gabrielle. Et mentalement elle ajouta:

—Je te fais mon associé, et avec non moins de vigilance que moi, tu veilleras sur Marie-Madeleine.

Elle retira sa main que Tortillard tenait doucement emprisonnée dans les siennes, et entra dans sa chambre.

Tortillard se releva et regarda la fermière avec une expression indéfinissable. La joie qui éclatait dans ses yeux et le rayonnement de son visage le rendaient presque beau.

—Ah! te voilà content, lui dit Mme Landry; j'espère qu'elle a été gentille pour toi, ta Cendrillon.

—Oh! oui, fit il, avec un gros soupir de bonheur.

—Mais tu ne vas pas rester ici, planté là, comme un poteau; d'abord, tu vas aller tout de suite changer de vêtements; ensuite, et en attendant l'heure de la soupe, tu verras si on n'a pas besoin de toi dans les écuries ou les greniers. Allons, décampe, tu vois bien que tu nous embarrasses.

Tortillard jeta un long regard sur la porte de la chambre de Cendrillon et s'éloigna clopin-clopant, battant l'air de ses longs bras.

Sur l'ordre de la fermière, la servante s'empressa d'essuyer le carreau de la salle, maculé de boue, et d'éponger l'eau qui avait dégoutté des habits de Tortillard.

—Maintenant, ma fille, dit Mme Landry huit heures vont bientôt sonner, dépêchons nous; il faut que la soupe soit servie quand les hommes arriveront. Landry n'aime pas qu'on fasse attendre ceux qui travaillent.

La fermière était préoccupée et visiblement inquiète; elle allait, venait, sans avoir beaucoup la tête à ce qu'elle faisait. Et la servante l'entendait répéter:

—Folle! tout à fait folle! est-ce que c'est possible?

Aussitôt rentrée dans sa chambre, Gabrielle avait peigné ses longs cheveux emmêlés par les coups de vent, les avait massés et épinglés sur le haut de la tête, puis s'était mise tout de suite à travailler. Elle avait des serviettes et des mouchoirs à ourler, plus une grande corbeille pleine de linge à repriser.

—Il faut que Mme Landry soit contente de sa lingère, se disait-elle.

Et jamais, peut-être, elle n'avait été aussi habile à tirer l'aiguille. Tout en travaillant elle s'absorbait dans ses pensées, les unes inquiètes, les autres délicieuses.

Elle entendit qu'on ouvrait sa porte; elle ne leva pas la tête, pensant bien que c'était Mme Landry.

Celle-ci, en effet, voulait voir ce que faisait Cendrillon.

—Ah! bien, murmura-t-elle, se sentant subitement soulagée, à la vue de sa lingère occupée à un ourlet.

Elle s'approcha à petits pas, et, derrière l'ouvrière, examina son ouvrage. Il ne laissait rien à désirer, les points étaient d'une régularité parfaite.

—C'est très bien, ma Cendrille, dit la fermière, mais pourquoi te dépêches-tu ainsi? Est-ce que tu n'as pas le lendemain pour achever ce que tu n'as pas fini la veille?

Cendrillon se redressa, sourit à Charlotte, puis sans avoir prononcé un mot, se remit à piquer et à tirer son aiguille avec une ardeur fébrile.

La fermière se retira en hochant la tête et en se disant:

—C'est à n'y rien comprendre.

Son mari venait d'entrer dans la salle, précédant de quelques minutes ses garçons et les hommes de journée.

—Voilà un vilain temps, femme, dit-il; heureusement que j'ai dans les greniers de quoi occuper mon monde. Toute la journée nous mettrons des grains en sacs.

—Crois tu, Landry, qu'il y a des dégâts dans tes blés et tes avoines?

—Rien du tout, femme; le gros de l'orage, qui est passé maintenant, nous a épargnés; malheureusement, d'autres contrées doivent être abominablement saccagées, les blés et les avoines hachés sur terre, les vignes dépouillées de leurs feuilles, car il en est tombé de la grêle!

Charlotte pensait à Cendrillon, qui lui avait dit: "La grêle ne fera pas de mal aux blés de M. Landry, je le lui ai défendu."

—Mais qu'as-tu donc, femme? reprit le fermier; est-ce que tu es contrariée?

—Mon ami, c'est Cendrillon qui m'inquiète.

—A propos de quoi?

—Elle s'est relevée dans la nuit, je ne sais à quelle heure, est sortie en sautant par la fenêtre et Dieu sait où elle est allée.

—Est-ce qu'elle n'est pas rentrée? demanda vivement Landry.

—Si, mais elle m'a parlé si drôlement, elle m'a dit des choses si bizarres, si dépourvues de raison, que tout me fait craindre qu'elle ne soit maintenant absolument folle.

—Allons donc! fit Landry.

—Elle a vu, ce matin, m'a-t-elle dit, un arc-en-ciel.

—Je l'ai vu aussi, au lever du soleil, il était magnifique.

—Eh bien, Cendrillon s'est imaginé qu'elle a pris cet arc en ciel, s'est habillée de ses couleurs et que c'est elle, maintenant, qui est l'arc en-ciel.

—En vérité! Mais c'est stupéfiant.

—Elle est folle, Landry, et j'en suis toute consternée, toute malade. Que peut-il lui être arrivé? Je me le demande. Eh! bien sûr quelque chose qu'elle n'a pas voulu ou pu me dire.

—Est-ce qu'elle a été surprise par l'orage?

—Non, elle est rentrée haletante, effarée, une minute avant la grosse pluie, au moment où il tonnait si fort; les éclairs étaient effrayants.

—Elle a eu peur.

—C'est ce que j'ai pensé; mais dire des choses pareilles!

—Troublée par la peur, elle ne savait plus ce qu'elle disait. Allons, rassure-toi, ça se passera.

—Puisses-tu dire vrai, Landry.

—Où est-elle à présent?

—Dans sa chambre et elle travaille comme si rien ne lui était arrivé.

—Tu vois donc bien que tu as tort de t'inquiéter.

Les hommes arrivèrent, ils se mirent à table.

La fermière ouvrit la porte de Cendrillon et l'appela. Elle vint aussitôt.

—Veux-tu t'asseoir à cette place, à côté de mon mari? lui demanda Charlotte.

Elle n'eut pas l'air d'avoir entendu. Elle regarda la fermière avec une singulière expression de tristesse, et alla s'asseoir au coin de la cheminée à sa place habituelle.

—Laisse-la faire et ne la contrarie en rien, dit tout bas le fermier à sa femme.

Cendrillon avait faim, sa promenade nocturne l'avait mise en appétit, elle ne refusa rien de ce qu'on lui donna à manger et tendit même son assiette pour avoir une seconde part d'une appétissante omelette. Mais Charlotte remarqua avec tristesse qu'elle mangeait presque gloutonnement. Et en regardant son mari, elle hocha la tête.

Pendant tout le temps que les hommes furent dans la salle et même assez longtemps après leur départ, Cendrillon resta calme, dans une attitude rêveuse; mais, tout à coup, elle devint agitée, nerveuse. Elle s'empara du tisonnier et frappa à grands coups sur les bûches enflammées, faisant jaillir des fusées d'étincelles. Et avec un rire saccadé, nerveux, elle répétait:

—L'arc-en-ciel, l'arc-en-ciel!

—Diable, diable! grommela Landry, qui était resté avec sa femme.

—Hein, tu vois, fit la fermière, c'est bien ce que je te disais. Quand elle était si bien depuis quelques mois!

—On pouvait même croire, ajouta Landry, qu'elle allait retrouver la mémoire.

—Et la voilà retombée, et plus malade que lorsqu'elle est arrivée chez nous. Enfin, qu'est-ce que tu dis de ça?

—Que veux-tu que j'en dise, ma pauvre Charlotte; c'est triste, triste, voilà tout.

Dans la journée, chaque fois qu'on parvint à la faire sortir de son mutisme obstiné, Cendrillon prononça des paroles si étranges, si incohérentes, raconta des choses tellement extravagantes, qu'il ne fut plus possible de douter de l'aliénation mentale.

Ce fut seulement le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, qu'on apprit au château le nouveau malheur de la pauvre Cendrillon.

Elle est à plaindre, dit la comtesse.

On vit Marie-Madeleine pâlir et prête à se trouver mal. C'était un coup terrible qui la frappait en plein cœur.

Cependant elle eut la force de contenir son émotion et de refouler ses larmes.

Mais à quatre heures, après avoir donné sa leçon, et les petites filles ne pouvant faire leur promenade habituelle, à cause du mauvais état des allées et des chemins couverts encore des flaques d'eau, Marie-Madeleine sortit seule et accourut à la ferme.

—Madame Landry, dit-elle en pleurant, est-ce donc vrai, ce que l'on vient d'apprendre au château?

—Hélas! oui, mademoiselle.

—Folle, mon Dieu, folle!.... C'est horrible!

—Landry et moi nous sommes dans la désolation.

—Ah! je ne saurais vous dire la douleur que j'éprouve.

—Je le comprends: comme moi vous aimez la pauvre Cendrillon.

—Beaucoup, madame Landry. Mais comment ce malheur a-t-il pu arriver?

La fermière mit la jeune fille au courant de ce qui s'était passé.

—Ainsi, madame Laudry, vous croyez que c'est une grande frayeur?....

—La chose ne peut pas s'expliquer autrement.

—Elle se remettra, n'est-ce pas, madame Landry?

—Mon mari et moi nous l'espérons.

—Oh! oui, nous devons l'espérer! Est ce qu'elle a de ces accès de colère, de fureur comme en ont les aliénés et qui les rendent si redoutables?

—Pas du tout, mademoiselle.

—Alors, dit vivement Marie-Madeleine, en laissant échapper un soupir de soulagement, on ne sera pas forcé de la faire enfermer.

—Par exemple, mais nous ne pensons pas à cela.

—Oh! oui, n'est-ce pas, vous la garderez?

—Toujours, mademoiselle. D'ailleurs elle est très calme et d'une douceur.... On n'a rien à craindre, d'elle, elle ne ferait pas de mal à une mouche. Elle resterait des heures entières sans desserrer les dents, et on ne croirait jamais qu'elle n'a plus sa raison. C'est seulement quand elle parle...... Alors la tête n'y est plus; c'est de la divagation, du délire; et elle en dit, elle en dit; c'est navrant. Autrefois, elle répétait constamment: "Tout est brûlé!" Maintenant, c'est son arc-en-ciel: elle se figure, la pauvre malheureuse, que c'est elle qui est un arc-en ciel.

—Oui, murmura la jeune fille, se parlant à elle même, ce désordre cérébral ne peut avoir eu pour cause que l'épouvante.

—Voulez-vous la voir? demanda la fermière.

—Où est elle?

—Là, dans sa chambre.

—Que fait-elle?

—Elle est occupée à repriser du linge, et, comme toujours, c'est parfait. Et elle se dépêche.... J'ai beau lui dire: Ne te fatigue pas, repose-toi: ah! bien, oui, elle travaille plus encore; c'est une fièvre. J'en suis à me demander ce qu'elle peut avoir dans les doigts. Ah! si sa pauvre tête allait aussi bien!

La fermière ouvrit sans bruit la porte de la chambre.

—Entrez, mademoiselle, dit-elle à voix basse; Cendrillon sera certainement contente de vous voir, et on ne sait pas l'effet que ça peut lui faire.

—A-t-elle parlé de moi hier et aujourd'hui?

—Ni de vous ni de personne, mademoiselle; elle n'a dans la tête que son arc-en-ciel. Vous la voyez, c'est ainsi qu'elle est presque constamment. Elle a l'air de réfléchir, à quoi, mon Dieu? Ah! la pauvre, a-t-elle seulement une pensée?

Marie-Madeleine entra dans la chambre, et au bruit qu'elle fit, quoique bien léger, Cendrillon dressa brusquement la tête.

Aussitôt elle tressaillit et sa physionomie s'éclaira. Elle se leva, son ouvrage s'échappa de ses mains, et, un sourire sur les lèvres, elle parut prête à s'élancer vers la jeune fille.

Mais la fermière apparut derrière l'institutrice.

Alors, sans rien laisser voir de la contrariété qu'elle éprouvait, Cendrillon retomba sur son siège et reprit son ouvrage, ne faisant plus attention à Marie-Madeleine et à Charlotte.

Il lui avait fallu une grande force de volonté pour persister à jouer son rôle devant Mme Landry; allait-elle faiblir, oublier la mission qu'elle s'était donnée et se trahir sous le regard désolé de l'institutrice?

Non, pensait-elle, se croyant armée d'un courage invincible. Et, cependant, elle sentait son cœur se briser, bien que soutenue par cette inspiration qui lui était venue sur le plateau de la colline, au milieu des éclairs.

Quoi, n'irait elle pas jusqu'au bout?

Marie-Madeleine près d'elle; c'était la terrible épreuve attendue, sans doute, mais redoutée; aurait-elle assez de force pour la subir?

Douloureusement impressionnée, Marie-Madeleine s'assit en face de son amie. Elle ne pleurait plus; mais elle avait la poitrine gonflée de sanglots.

—Eh bien! ma Cendrille, dit la fermière, est-ce que tu ne vas rien dire à Mlle Marie-Madeleine, qui est venue à la ferme exprès pour te voir?

Cendrillon sourit. Ce fut tout.

—Ce n'est pas son heure de parler, reprit Charlotte, elle ne dira rien; après tout, il vaut encore mieux que vous ne l'entendiez pas, ça vous ferait trop de peine.

Puis au bout d'un instant:

—Excusez-moi, mademoiselle, je suis obligée de vous quitter, quelques ordres à donner.

Et comme la jeune fille s'était levée pour suivre la fermière:

—Mais non, dit celle-ci, restez encore, je vais revenir dans un instant.

Et elle sortit de la chambre.

Elle n'eut pas plutôt disparu que Cendrillon se dressa comme mue par un ressort, prit la jeune fille dans ses bras et la pressa fièvreusement contre son cœur. Elle avait le regard rayonnant.

—Mon Dieu! s'écria Marie-Madeleine.

Et elle se mit à sangloter.

—Ne pleures pas, je ne veux pas que vous pleuriez, lui chuchota Cendrillon à l'oreille, et surtout, quoi qu'on puisse vous dire de moi et quoi que je fasse, soyez sans crainte et ne vous tourmentez d'aucune manière.

La jeune fille l'écoutait, frissonnante, éperdue.

—Je vous aime toujours, continua Cendrillon, et plus que jamais je pense à vous.

—Cendrillon, vous n'êtes pas folle! s'exclama Marie-Madeleine.

—Chut, fit Gabrielle, lui mettant sa main sur sa bouche, parlez plus bas, il ne faut pas qu'on nous entende.

—Mon Dieu, je ne sais que penser; Cendrillon, expliquez-moi...

—Je n'ai rien à vous expliquer.

—Mais, encore une fois, vous n'êtes pas folle?

—Si, pour les autres, pour tout le monde. Je voulais aussi l'être pour vous, mais vous voyez, je n'ai pas pu... Je devinais votre douleur et je souffrais trop, je n'ai pas vu.

—Cendrillon, pourquoi cette comédie?

—C'est nécessaire, il le faut.

—Pourquoi, pourquoi?

—Je vous le dirai le jour de votre mariage. Ah! ce jour-là, Marie-Madeleine, et avant peut-être, vous aurez une grande surprise, une heureuse surprise; car vous m'aimez, chère enfant, et vous prendrez part à mon bonheur comme je serai heureuse du vôtre.

—Vous me parlez d'une grande surprise, Cendrillon; mais il n'en est pas de comparable à celle que vous me causez en ce moment.

—Oui, vous êtes étonnée, vous ne comprenez pas; il ne faut pas que vous compreniez, Marie-Madeleine, je n'agis pas sans raison, croyez-le. Attendez, et le moment venu, vous saurez tout. Mais d'ici là, ne me trahissez pas, gardez moi le secret.... Ne dites rien à personne, pas même à votre fiancé, et feignez de croire que j'ai réellement perdu la raison.

J'entends Mme Landry, elle revient; vite embrassons-nous!

Cendrillon s'assit et se hâta de se remettre au travail.

La fermière rentrait dans la chambre.

—Eh bien, vous a-t-elle dit quelque chose? demanda-t-elle à l'institutrice.

Le rouge monta au front de la jeune fille.

—Rien, répondit-elle.

—Je vous ai avertie, quand ça ne lui dit pas de parler, on la tuerait sans pouvoir lui arracher un mot; et ce soir, si ça lui prend, elle en dira de toutes les couleurs.... de son arc-en-ciel. Oh! qu'on l'écoute ou non, elle ne s'en inquiète guère, ça lui est bien égal; elle parle pour elle seule ou c'est à des êtres imaginaires qu'elle s'adresse.

VII
LE DÉVOUEMENT.

Le temps s'était remis au beau. Sur le vaste domaine du comte de Clairfond, les traces du terrible orage avaient disparu. Malheureusement, il n'en était pas de même dans un certain nombre de localités du canton et même de l'arrondissement où la grêle avait causé d'irréparables pertes. Les désastres étaient nombreux: les moissons et les vendanges étaient faites. Pour beaucoup de cultivateurs et de vignerons, c'était le travail de toute une année perdu, et pour plusieurs, la ruine.

Le préfet avait pris l'initiative d'une souscription pour venir en aide aux sinistrés, dont la plupart n'avaient pas assuré leurs récoltes contre la grêle. C'est toujours et partout la même imprévoyance! On ne voit le mal que lorsqu'il est arrivé.

Le comte et la comtesse de Clairfond, toujours compatissants aux malheurs des autres, et ne se lassant jamais de faire le bien, répondirent à l'appel du préfet de la Côte d'Or, en envoyant cinquante mille francs pour leur souscription en faveur des malheureux dont la grêle avait détruit les espérances. Et cela sans compter ce qu'ils se réservaient de donner encore, directement, à des sinistrés qui leur seraient particulièrement signalés.

Cendrillon avait repris ses vieilles habitudes. Elle se levait à cinq heures du matin, s'habillait, se coiffait et travaillait jusqu'à midi. Après le déjeuner, à moins qu'elle ne voulût s'occuper avec la fermière, soit au jardin, dans les écuries ou la basse cour, ou encore des soins à donner au ménage, elle pouvait disposer de reste de sa journée à sa fantaisie; elle était absolument libre de faire ce qu'elle voulait et d'aller où il lui plaisait.

Convaincue qu'elle avait besoin de distraction et que l'air de la campagne lui était salutaire, Mme Landry avait toujours été la première à lui dire:

—Ma Cendrille, tu as travaillé toute la matinée, tu as besoin de te dégourdir les jambes, va donc faire une promenade dans les champs.

N'était-ce pas meilleur pour elle que de rester accroupie au coin du feu et de fouiller les cendres, en répétant son éternel: "Tout est brûlé:"

Aussi, chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion, et afin qu'elle se donnât du mouvement, Charlotte faisait sortir Cendrillon. Elle la chargeait de ses commissions et l'envoyait au moulin de la Voëvre, à Manvert ou dans un des autres villages voisins de la ferme.

Durant les trois jours qui suivirent l'orage, le temps étant d'ailleurs encore incertain, Cendrillon ne mit pas les pieds dehors. Elle travailla sans relâche. Elle avait de l'ouvrage qu'elle voulait achever. Lingère de la ferme, elle remplissait, comme on a pu le voir, consciencieusement ses fonctions

Mais le quatrième jour, elle fit comprendre à la fermière, par signes, qu'elle allait sortir.

—Ah! tu as envie de faire une petite promenade, fit Mme Landry; eh bien, je ne t'en empêche pas, au contraire. Va, ça te fera du bien.

Elle partit et ne rentra qu'à la nuit tombante.

Où était-elle allée?

Le lendemain elle sortit à la même heure, et, comme la veille, ne revint qu'à la fin du jour.

Mme Landry ne lui fit même pas remarquer qu'elle rentrait bien tard.

Le fermier avait dit à sa femme:

—Ne la contrarie en rien, laisse-lui faire tout ce qu'elle voudra.

Tortillard, qu'on ne pouvait pas employer à des travaux, jouissait aussi à la ferme d'une grande liberté; il disposait presque entièrement de ses après-midi. C'est ainsi qu'il pouvait être, selon l'expression de Charlotte Landry, le chien de garde de Cendrillon.

Mais celle-ci savait se débarrasser de Tortillard, quand il ne lui plaisait pas qu'il la suivît. D'un regard ou d'un mouvement de la main, elle le renvoyait à la ferme. Et l'homme-lézard,—un autre surnom qu'on lui avait donné,—obéissait comme un enfant craintif qu'on menace du martinet.

Son dévouement pour Cendrillon, nous le savons, était il imité; c'était chez lui une passion. Et elle ne lui demandait rien, quand il aurait été heureux de mourir pour elle! Etrange attachement que celui de ce pauvre être disgracié, difforme pour Cendrillon! Son affection respectueuse et en même temps si absolue, ne pouvait se comparer qu'à celle du chien pour son maître.

* *

Cendrillon marchait lentement le long d'une haie, qu'on avait plantée pour servir de clôture, et qui se trouvait à quelque distance du chemin rural dont elle s'était écartée.

Elle semblait prendre grand plaisir à voir sauter dans la haie tout une couvée de fauvettes depuis peu sorties du nid.

Mais elle avait l'oreille attentive au moindre bruit et commençait à s'étonner que rien ne lui dénonçât la présence de Tortillard.

En sortant de la ferme, elle l'avait vu assis sous le gros noyer, occupé à remettre des dents à un râteau de bois. Il l'avait regardée, et comme elle ne lui avait pas fait signe de rester, il devait l'avoir suivie.

Elle l'attendait, elle voulait lui parler.

—Peut-être n'est-il pas loin, se dit-elle, et, comme toujours dans la crainte de me déplaire, il n'ose pas s'approcher.

Elle s'éloigna de la haie et revint sur le chemin.

Elle continua de marcher lentement, tendant l'oreille du côté de la haie, pendant que son regard cherchait à en percer l'épaisseur.

Connaissant bien les habitudes de Tortillard, elle savait que, s'il l'avait suivie, il s'était approché de la haie, dès qu'il l'avait vue s'en éloigner.

En effet, Tortillard était maintenant derrière la haie et, à un endroit où elle se trouvait plus claire, Cendrillon l'aperçut.

Elle s'arrêta et, étendant la main, elle lui cria:

—Tu n'as plus à te cacher, je t'ai vu.

Le difforme s'enfonça dans la haie, prêt à la traverser, montra sa tête et, les yeux fixés sur Cendrillon, resta immobile.

—Je t'attendais, lui dit-elle, viens, j'ai à te parler.

Il fit entendre une sorte de grognement de plaisir. Sa tête sortit entièrement de la haie, puis les bras, le corps et enfin la moitié des jambes, traînant derrière les genoux.

Il s'avança par bonds, à la façon du lézard; arrivé près de Cendrillon, il se dressa sur ses jambes torses, laissant pendre ses longs bras, terminés par de longues mains osseuses, qui descendaient plus bas que ses genoux.

Il ne fit plus un mouvement, et ses petits yeux ronds, pétillants de joie, roulant dans les orbites comme ceux d'un singe, se fixèrent sur le visage de Cendrillon.

—Ecoute, lui dit-elle, je vais avoir besoin de toi.

Le feu de ses prunelles luisantes exprima le contentement de Tortillard.

—Tu as de l'amitié pour moi.

—Oh! oui.

—Tu m'es dévoué.

—A mourir pour vous.

—Je te crois. Et, pourtant, je n'ai rien fait pour toi.

—Si, vous m'avez défendu contre les méchants qui me battaient; vous m'avez protégé contre ceux qui se moquaient de ma laideur, de mes difformités; quand on me repoussait comme un chien galeux, vous avez eu pour moi de doux sourires et des regards de bonté. Un jour, vous avez dit: "Je ne veux pas qu'on maltraite ce pauvre garçon." Et depuis on m'a laissé tranquille. C'est à cause de vous que maître Landry a bien voulu me garder à la ferme; il me l'a dit. D'ailleurs, je l'ai bien vu. On ne me parlait que pour me dire des injures, vous êtes la première qui m'ayez adressé de bonnes paroles. J'étais méchant, haineux, vous m'avez rendu meilleur. C'est un peu de votre bonté qui est entrée en moi. C'est vous qui m'avez fait comprendre que j'avais un cœur et une âme comme les autres; c'est vous qui m'avez appris à aimer ce qui est beau. Je n'avais jamais eu que des larmes de bonheur. Après avoir maudit ma destinée, j'ai remercié le ciel qui, un jour, m'a placé sur votre chemin. Avant de vous connaître, j'aurais voulu mourir; depuis, je veux vivre, vous m'avez fait aimer la vie!

Voilà ce que vous avez fait pour moi, la Cendrille. Vous n'avez plus à me demander pourquoi je vous suis dévoué; le monde pour moi, c'est vous, et si vous mourriez, je mourrais, car ce que vous avez mis en moi n'y serait plus; je n'aurais plus un cœur, je n'aurais plus une âme!

On ne sait pas, on ne saura jamais ce que le pauvre Tortillard serait capable de faire pour la Cendrille.... Si vous étiez au milieu d'une fournaise, je m'y jetterais pour vous sauver ou mourir avec vous; si vous tombiez au fond d'un abîme, je m'y précipiterais; vous couvrant de mon corps, je me placerais entre vous et la foudre du ciel!

Il avait dit tout cela presque sans reprendre haleine, les bras collés sur les hanches et sans autres mouvements que ceux de ses prunelles étincelantes et ceux de sa physionomie, reflétant l'enthousiasme exprimé par les paroles.

—Mais, reprit il, après s'être donné le temps de respirer, vous m'avez dit que vous alliez avoir besoin de moi.

—C'est vrai; je vais mettre ton dévouement à l'épreuve.

—Dites, que dois-je faire?

—Tu es prêt à m'obéir?

—Comme la faux obéit au faucheur qui la tient dans ses mains; comme la roue du moulin obéit à l'eau qui la fait tourner.

—Tu connais le monsieur du Val-Chamblay?

—Hector de Chamblay?

—Oui.

—Je le connais; il est dur aux pauvres gens. Un jour, il y a longtemps de cela, il m'a coupé le front d'un coup de cravache, la marque est restée.

—Que lui avais-tu fait?

—Il a dit que j'avais effrayé son cheval.

—Ecoute: M. Hector de Chamblay n'est pas au Val-Chamblay depuis quelques jours; il est parti pour la Bretagne, a-t-il dit; moi je ne crois pas qu'il soit allé aussi loin. Il doit être à Paris, ou, plus près encore, à Dijon. Dès qu'il reviendra au Val-Chamblay, il faudra que tu le saches.

—Je le saurai.

—Tu devras savoir aussi ce qu'il fera, où il ira, enfin comment et à quoi il emploiera son temps.

—Je le ferai.

—Chaque soir tu me diras ce que tu auras appris.

—Oui.

—Si M. de Chamblay reçoit chez lui un ou plusieurs amis, des inconnus, des personnes étrangères au pays, tu le sauras également.

—Oui.

—Ce sont ces amis de M. de Chamblay, ces étrangers, que tu devras surtout surveiller.

—Tu sauras deviner s'ils ont de mauvaises intentions.

—Je devinerai.

—Tu auras constamment les oreilles et les yeux ouverts.

—Je vois et j'entends de loin.

—Il faudra tout voir et, si tu le peux, tout entendre.

—Comptez sur moi.

—J'ai autre chose à exiger de toi.

—Ah!

Il y a au château de Mondraget, une jeune fille que j'aime beaucoup.

—Oui, la maîtresse des petites demoiselles.

—Tu n'en es pas jaloux, je pense?

—Non; vous aimez Mlle Marie-Madeleine, je l'aime aussi.

—C'est bien.

—J'aime tous ceux que vous aimez la Cendrille.

—Tu seras dévoué à Mlle Marie-Madeleine comme à moi-même.

—Elle, la Cendrille, ce n'est pas vous.

—Je te demande ton dévouement pour Mlle Marie-Madeleine et je veux qu'il soit complet.

—Je lui serai entièrement dévoué.

—A la bonne heure; tu me donneras ainsi la preuve de ton amitié pour moi.

—Je ferai toujours tout ce que vous voudrez.

—Lorsque je sors pour aller au moulin, au village ou pour me promener au milieu des champs, très souvent tu me suis en te cachant, comme tout à l'heure derrière la haie; dis-moi donc pourquoi tu t'attaches ainsi à mes pas.

Tortillard rougit jusqu'aux oreilles et répondit, en courbant la tête:

—Ça me rend si heureux! Et puis, je veille sur vous.

—Crois-tu donc que j'aie quelque chose à craindre?

—Je ne sais pas. Je m'imagine toujours que quelqu'un peut vous faire du mal.

—Alors, si quelqu'un voulait me faire du mal, tu me défendrais?

Les yeux de Tortillard s'enflammèrent et son visage grimaçant prit une expression terrible.

—J'étranglerais! prononça-t-il d'une voix rauque.

—Voilà le dévouement, fit Cendrillon, laissant courir un sourire sur ses lèvres. Eh bien, mon brave défenseur, continua-t-elle d'un ton grave, ce que tu ferais pour moi, il faudrait le faire également pour Mlle Marie Madeleine. Mais je n'ai rien à craindre, moi; il n'est personne dans le pays capable de faire une méchanceté à la pauvre Cendrillon. Il n'en est pas de même de Mlle Marie-Madeleine Tortillard, mon ami, cette jeune fille que j'aime comme si j'étais sa mère, que tu aimes aussi à cause de la Cendrille, et pour laquelle je t'ai demandé tout ton dévouement, cette jeune fille, Marie-Madeleine, court un danger; elle est menacée par des misérables, et c'est à toi que je confie le soin de la défendre.

—Tortillard ramena ses longs bras sur sa poitrine bombée et répondit sourdement:

—Je la défendrai!

—A partir de demain, ce n'est plus Cendrillon, c'est Mlle Marie-Madeleine que tu suivras partout où elle ira, qu'elle sorte seule ou en compagnie de ses élèves; tu la suivras comme son ombre, mais sans qu'elle te voie, ni ne puisse même soupçonner que tu es ainsi attaché à ses pas; tu entends?

—Oui.

—Celui que l'on appelle maintenant l'homme-lézard saura remplir son rôle; il redoublera d'attention, de prudence, d'agilité; et il se tiendra constamment prêt à défendre celle que je place sous sa protection.

Tu vois combien est grande ma confiance en toi? tu la mérites. Mais la jeune fille devra ignorer que toi de ton côté, moi du mien, nous veillons sur elle. Donc, pas un mot à qui que ce soit de ce qui vient d'être convenu entre nous.

—Je serai muet.

Après un silence, Cendrillon reprit:

—C'est seulement le jeudi et le samedi, le samedi principalement, que ton rôle de gardien fidèle réclamera toute ta vigilance. Ces jours là, tu le sais, M. le comte et Mme la comtesse vont à la ville et emmènent les petites filles. Les autres jours de la semaine, l'institutrice est constamment avec élèves; ou elles ne sortent pas du château, ou elles se promènent et jouent ensemble dans les allées du parc, dont elles sortent quelques fois pour venir à la ferme. Tu sais cela également?

—Oui. Les demoiselles viennent boire une tasse de lait et leur maîtresse cause avec vous.

—Mlle Marie-Madeleine n'a donc quelque chose à craindre que lorsqu'elle s'éloigne du château, et cela lui arrive le jeudi et le samedi, dans l'après-midi. Elle